

Mémoires Edna O'Brien, «Fille de la campagne» et dame de la ville

Edna O'Brien, l'Eire et la manière

A 82 ans, l'écrivaine irlandaise publie ses mémoires, la vie d'une «fille de la campagne» qui a quitté terre, mère et mari pour écrire. Elle nous a reçu à Londres, sa ville d'adoption.

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Envoyée spéciale à Londres

Sa maison se trouve au premier numéro d'une rue cossue de Chelsea, à Londres. Une longue et menue bâtisse qui s'ouvre par un petit passage extérieur. Edna O'Brien apparaît, la chevelure flamboyante. L'entrée est sombre et étroite, suivie d'une volée de marches rouges. L'écrivaine irlandaise vit ici depuis des années - «mon nid», souffle-t-elle, mais qui ne lui appartient pas. Si les fées existaient, elle leur demanderait de le lui octroyer. Elle propose un thé, em-

mène au deuxième étage par une autre volée de marches étriquées, dans une pièce saturée de livres. Dans un coin, une table de travail. Son index désigne le plafond, l'étage supérieur, où se trouve un autre bureau. Elle reconnaît écrire à la main, mais coupe court, l'acte tient de l'intimité. Rien d'autre dans sa vie n'importe vraiment, sinon l'urgence d'écrire, et ce depuis plus de cinquante ans. Les visites tombent mal, perturbent la gestation de son prochain roman qui mûrit lentement depuis cinq mois. Allons-y.

A 82 ans, Edna O'Brien reste une femme de caractère, extraordinairement belle, sorte de princesse celte mâtinée d'élégance british. L'âge l'a dotée d'une beauté diaphane. De son visage soigneusement maquillé, on est saisi par les yeux verts, peut-être gris. L'Irlande quittée depuis plus d'un demi-siècle vibre toujours en elle. Sa voix, profonde et sifflante, demeure rocailleuse et envoûtante. On la sent volcanique et émotive, exigeante et réaliste, calfeutrée dans l'absolue solitude intérieure de sa vocation.

A Londres, en 1960, la jeune fille a dévidé en trois semaines son premier roman, *les Filles de la campagne*. Ses mémoires de vieille dame, intitulés comme en écho *Fille de la campagne* (éd. Sabine Wespieser), lui ont réclamé trois ans. Trois ans pour remonter à la source de ses souvenirs, parfois dans la douleur. Son existence a défilé sous sa plume, ses maisons, ses parents, ses amants, ses manuscrits, ses peurs, ses rêves.

Une avenue de châtelain creusée de nids de poule

Premier rêve: elle remonte l'avenue qui mène à Drewsboro, la maison de son enfance, vaste bâtisse en grès trouée de

fenêtres en saillie. Mais des soldats menaçants lui barrent le passage. Deuxième rêve: elle se trouve à l'intérieur, cloîtrée dans sa chambre bleue, ultime survivante qui doit répondre de ses crimes. Deux rêves contradictoires qui ouvrent ses mémoires. Qu'elle se retrouve enfermée dedans ou dehors, la maison de Drewsboro, à Tuamgraney, le village de sa naissance dans le comté de Clare, ne l'a jamais quittée.

Située loin de la route, en plein champ, la propriété était coupée de tout. La petite fille sérieuse et sensible s'est nourrie de nature, d'arbres, de vent, de fleurs sauvages. La richesse familiale avait été dilapidée par le père, joueur et buveur, violent et imprévisible. Il ne restait que les reliques du faste, une avenue de châtelain mais creusée de nids de poule, la maison du gardien occupée par des étrangers, des terrains laissés à l'abandon. Une existence de contrastes, comme ses origines, une grand-mère lady, l'autre paysanne.

Drewsboro a continué de l'habiter. Elle a sans doute songé à cette demeure avec ce titre, *la Maison du splendide isolement* (1995), l'histoire d'un républicain irlandais en fuite qui trouve asile chez une vieille dame dans une maison retirée.

«Notre enfance est notre paysage émotionnel, raconte-t-elle. La première marche que l'on monte, une cuisine derrière une porte, l'appréhension... Tout cela suppose un acte physique dont on se souvient avec une émotion profonde.»

A Londres, Edna O'Brien a continué à investir des maisons, celles de Putney, la modeste, et puis l'autre avec son lilas et son arrière-jardin qui descendait jusqu'à la Tamise. Son hôtel particulier du 10 Carlyle Square a été bradé pour louer,

in fine, ce dernier cocon à Chelsea. Il demeure le constat d'échec d'une vie en Irlande, dans une belle demeure conçue par Sasha, son fils cadet, architecte, dans le Donegal, à la pointe nord-ouest de l'île. Pas d'alchimie. «*Là-bas, je ne pouvais pas écrire une ligne. Les chambres étaient trop grandes.*» Sa vie aura été hantée par la nécessité d'un lieu à soi et par sa perte.

Edna avait plus peur de son père que de sa mère. «*Je vois encore son visage et ses yeux quand il était en colère.*» Sa mère imprègne toute son œuvre. Depuis toujours, l'envie tenaillait la petite fille fascinée de raconter l'aventure de l'immigrée irlandaise venue à Brooklyn faire la bonne. Puis son retour, penaude, dans le giron corseté de son pays pour fonder une famille. Ce fut *Crépuscule irlandais* (2006), roman autobiographique, parsemé de lettres de sa mère, disparue en 1967. «*Elle reste vivante dans ma mémoire et dans ma conscience.*» Dans l'armoire de la chambre maternelle, une robe en georgette verte, relique de l'échappée américaine.

Amoureuse d'une religieuse

Catholique, morale, stricte, sa mère incarnait à la fois la censure aveugle et la complicité confrontée aux délires du père ivre. Intense, la relation mère-fille était primaire, tissée d'ambiguïtés. Physique aussi. «*Je la comprenais même si elle n'avait pas prononcé un seul mot. Seulement par ses yeux. Si intimement.*» La littérature les opposait. Edna retrouve un jour sa mère furieuse à son retour de Dublin, où elle étudiait la pharmacie. Entre ses mains, l'objet du délit : l'autobiographie de l'écrivain Sean O'Casey. «*Elle était tombée sur un court passage qui parlait de sexualité, mais très décent. Tout le reste ne traitait que de politique. Elle était très suspicieuse des livres, comme beaucoup d'Irlandais à l'époque, car elle sentait, sans le savoir, que la littérature tend à montrer des scènes intimes.*» Après sa mort, la fille trouva

l'exemplaire de son premier roman barbouillé et annoté de mots blessants par la main maternelle.

Ses années d'apprentissage ne manquent pas de romanesque. La pension du cru, un couvent de 300 âmes où les adolescentes affamées mettent sur la langue une goutte de Vicks Vaporub pour tromper leur faim avec la nausée, les odeurs de parquet ciré et de chou, celle entêtante d'encens à la chapelle. En pension, Edna est tombée amoureuse d'une religieuse, «*d'un amour pas différent, non moins extatique que les amours successives que je devais concevoir plus tard pour des hommes*», écrit-elle rétrospectivement. La nonne séduite ne déviara pas du droit chemin. Cette histoire platonique rayonne devant les quelques brutales et inconséquentes étreintes qui suivirent avec des hommes.

«D'une maison de contrôle à l'autre»

A Dublin, l'apprentie pharmacienne tombe sur un parti plus sérieux, le romancier irlandais-tchèque Ernest Gébler. Elle a 18 ans, ce divorcé en a près du double. Qu'à cela ne tienne, contre les préjugés de l'époque, elle l'épouse en 1952. Amoureuse ou obsédée par la fuite ? Peut-être les deux, et confortée par l'opposition familiale. «*J'ai réagi comme dans les romans victoriens : je les ai quittés pour lui, d'une maison de contrôle à l'autre.*» La famille tente de la récupérer, sa sœur aurait découvert leur repaire dans un endroit reculé du pays. Le clan débarque.

«*Il faut laisser les gens décider par eux-mêmes plutôt que d'émettre des jugements. Les gens aiment bien contrôler les autres, même par amitié*», estime-t-elle aujourd'hui, soixante ans après. La vieille dame se demande encore quel aurait été son destin si elle n'avait pas rompu alors le lien familial. Car l'équipée ne prend pas l'orientation des récits victoriens. Edna craint Gébler, sévère et jaloux. Elle cite Tchekhov : les écrivains ne devraient pas épouser d'autres écrivains. Dix ans après son mariage, elle quitte son mari, se bat durant des

années pour obtenir la garde de ses fils, Carlo et Sasha.

Edna O'Brien n'a plus convolé, même si lui ont été attribuées des *love affairs*, dont une relation avec un homme politique. Deux romances sérieuses traversent en filigrane ses mémoires. Remises dans le passé. Elle n'aurait pas pu écrire autant en vivant en couple. «*Ma propension naturelle était d'être amoureuse. Mais très souvent cet amour n'était pas fiable ou consistant. La majeure partie du temps, je l'ai vécu comme un rêve, une attente.*» Incorrigible romantique, elle cite les *Lettres portugaises* (1669).

L'Irlandaise ouvre des yeux comme des soucoupes quand elle débarque à Londres avec Gébler, en novembre 1958. Les vitrines, la mode, le grand monde. Passant devant le Café Royal, elle songe : «*Oscar Wilde s'est assis là.*» Dans le sillage de son mari, elle fréquente les milieux de l'édition, les coteries littéraires où elle se sent d'abord

mal à l'aise. Elle songe à écrire. La petite fille aimait gribouiller dans les champs. «*J'aimais les mots à cet âge-là. J'avais compris qu'une phrase peut aveugler un esprit. Que les mots peuvent transporter vers quelque chose d'autre*», se souvient-elle. A 8 ans, elle réussit à trousser une bluette dans un cahier de brouillons. «*Gitan s'inspirait directement de ma vie : un père terri-*

ble, une mère morte, des gitans qui enlèvent l'héroïne... J'aurais aimé remettre la main dessus pour relire les premières lignes, sûrement lyriques.»

Sur la base de ses rapports de lectrice, la maison d'édition Hutchinson lui commande une fiction pour une avance modeste. Elle la livre d'une traite, en trois semaines. L'histoire de ces filles de couvent rêveuses et fougueuses conquiert Londres et New York. Dublin la considère comme obscène et l'interdit, comme les six suivantes, parce qu'elle touche à la sexualité et au désir féminin. On raconte que sur les quatre

exemplaires mystérieusement mis en place dans une boutique de Limerick, l'un aurait provoqué une crise d'hystérie chez une lectrice ; les trois autres, acquis par le prêtre de la paroisse, auraient été publiquement brûlés à Tuamgraney. «J'ai écrit très tôt sur la sexualité, ouvertement, mais en la considérant toujours comme un prolongement de l'amour.»

Les affres et le bonheur avec Joyce

Exilée en Grande-Bretagne, Edna O'Brien n'a pourtant pas cessé de prendre son pays pour cadre de ses fictions. «Je n'aurais pas pu écrire à la maison, en Irlande. J'aurais été oppressée et nerveuse.» Elle cite Flannery O'Connor : «Pour être écrivain, il vaut mieux venir de quelque part.» «L'imaginaire d'un écrivain commence dans l'enfance, ses associations et ses sentiments... Tout est vu avec émerveillement et détails.»

Son mariage ne survit pas au succès des *Filles de la campagne*. «Tu peux écrire et jamais je ne te pardonnerai», la défie Gébler. Dans les plus purs moments de désespoir, les mots infusent en elle. Elle écrit : «Tel est le mystère de l'écriture : elle sourd des afflictions, des passages à vide, quand le cœur est arraché.»

C'est un peu grâce à James Joyce qu'Edna O'Brien est devenue écrivaine. Un jour, elle achète pour 4 pence *Portrait de l'artiste en jeune homme*, avec une introduction de T.S. Eliot. Une voie s'ouvre à cette chair à vif. «Les maisons malheureuses représentent un excellent incubateur d'histoires.»

Bien des années plus tard, elle se confronte à cet auteur mythique. Ecrire sur Joyce, bien plus difficile qu'elle ne l'imaginait. Sa chambre de l'hôtel Wyndham, à New York, était parsemée de livres de lui et sur lui, «la plupart horribles et prétentieux». Son ami Philip Roth lui rend visite. «Il a compris, comme seulement un autre écrivain le peut, le tourment dans lequel j'étais. Il a jeté un regard circulaire sur le sol, la table, les feuilles éparpillées, et dit : "Ecrire un roman est plus facile."» Pendant près de deux ans, elle a vécu dans les affres et le bonheur avec l'auteur d'*Ulysse*. Du résultat, elle semble fière.

La maison d'édition de poésie Greville Press, qui a publié son recueil *On the*

Bone (1989), lui a commandé une sélection de poèmes de James Joyce. Le moment était favorable, ses droits sont tombés dans le domaine public en 2012. «Au moins six versions de *Gens de Dublin* sont déjà dans les librairies ici, pareil à New York!» s'amuse-t-elle. Elle leur a proposé à la place un recueil sur Joyce et les femmes, à partir de ses lettres. «C'est un des écrivains, avec Samuel Beckett, que j'adore et dont j'espère pouvoir dire que j'ai appris de lui.»

Quand elle vient à Paris, en sensitive des lieux, Edna O'Brien pense aux rues où circulait Joyce, à ses nombreuses adresses. Elle imagine aussi la silhouette de Beckett, qu'elle a rencontré. Elle n'oublie pas l'ombre de Colette, de Flaubert, ni les dîners de Maupassant et Zola, parlant de faits divers et de femmes à séduire.

La valse des célébrités

L'écrivaine montre dans ses mémoires une facette plus artificielle. Celle d'une mondaine confirmée qui reçoit des gens célèbres dans sa maison de Deodar Road à Putney. Les noms valsent : Marianne Faithfull, Roger Vadim et Jane Fonda, Richard Burton... Pas des amis, comme ce sera le cas pendant dix ans à New York avec Jackie Onassis. «Je savais que c'était transitoire, modère-t-elle dans son livre, *que nous étions tous en route, vers d'autres lieux, sur des orbites toujours plus hautes.*» Elle couche avec Robert Mitchum, accueille le jeune McCartney dans la chambre de ses enfants où il gratte un air sur la guitare de Carlo. «Un des Beat, rien ne pouvait égaler ça !»

Dans les années 60, elle rencontre le célèbre psychiatre R.D. Laing par l'intermédiaire de Sean Connery. «Je me sentais perturbée pour de nombreuses raisons et j'ai pensé qu'il serait en mesure de m'aider, il ne pouvait pas le faire.» Sur son insistance, elle prend du LSD le 6 mai 1970. Très mauvais trip. «C'était terrifiant. Mon être entier ne pouvait pas revenir.» Elle passera même une nuit, chaste, avec Marlon Brando. «Je ne voulais pas coucher mais parler avec lui.» Elle devient une grande amie de J.D. Salinger, rencontré au White Elephant, où elle dînait notamment avec Anthony Quinn. Edna O'Brien apparaît comme une beauté très convoitée alors

que sa mère lui disait autrefois qu'elle était l'enfant la plus laide qu'on n'ait jamais vu.

La valse demande à s'interrompre. Troisième rêve : elle se trouve dans sa cuisine, prépare des casseroles remplies d'eau bouillante et de graisse d'oie. Elle les balance à la tête de ses invités. «Buñuel aurait aimé cette scène ! C'était un message à moi-même : retourne à l'écriture.» Elle évoque Yeats, qui citait une sagesse chinoise : «In dreams begins responsibility.»

Un jour, Edna O'Brien dit à son agent : «Quand je serai morte, des horreurs vont être écrites sur moi.» «Fais-le toi-même», s'entend-elle répondre. Elle qui n'avait jamais voulu cède. Ce ne sont pas tant les faits, les événements, les dates qu'elle veut graver dans le marbre, que restituer une vie intérieure, sa solitude, sa sensibilité. Mais revivre est difficile. Elle mime presque physiquement ce processus, les images, les scènes et les paroles qui surgissent au bout de son stylo. «Toutes les choses qui ont compté dans ma vie sont là.» Aux candidats à sa biographie, elle a toujours dit non. Elle cite Joyce : «Toute fiction est une autobiographie fantasmée.»

Patiemment, elle a remonté l'avenue qui mène à Drewsboro, revécu la pression de ses doigts sur les grains blancs et vitreux du chapelet de sa sœur. C'est dans ces instants-là que se niche le destin et, au-delà, l'éternité. Alors elle a écrit : «Par la suite, dans les temps effroyables, je devais toujours me raccrocher à quelque chose, n'importe quoi, pour suspendre l'anéantissement.»

Une autre trempe de femme

Le chapitre sur Dublin, ville lumière et de contes, lui a demandé trois mois. Surtout, ne pas risquer de se tromper, trahir les siens qui ne l'ont pourtant pas ménagée. Quel moment d'exception a dû représenter la reconstitution d'une scène de 1948 : *Gonne MacBride* dans la rue dublinoise. C'était il y a plus de soixante ans et O'Brien la voit encore. Une autre trempe de femme, engagée jusqu'au bout pour la cause irlandaise, une légende alors encore bien vivante.

Le temps file. La littérature n'attend pas. Edna O'Brien, qui a contribué à

changer la nature de la fiction irlandaise (21 fictions, 5 pièces de théâtre, 3 essais, un volume de mémoires) et apporté sa sensibilité féminine, s'impatiente un peu. Un livre couve sous la cendre. Un rendez-vous l'attend. Si sa vie sociale n'est plus ce qu'elle a été quand, dans son salon, Burton déclamaient du Shakespeare, elle déjeune régulièrement avec des amis, part à New York pour l'anniversaire de Philip Roth, regrette la disparition de l'hôtel Wyndham, surtout en cet hiver américain qu'elle apprécie particulièrement. La cinéphile vient de voir *Amour*

au cinéma. On devine ce qu'elle en a pensé. «*Plutôt que de me déprimer, ce film m'a exaltée.*»

A certains moments de sa vie, elle ne se souvenait plus de ses rêves ; à d'autres, ils étaient fertiles. Quand elle démarre un nouveau livre, ils sont semés d'incidents, comme la quête d'une issue dans le labyrinthe. ◆



FILLE DE LA CAMPAGNE
d'EDNA O'BRIEN

Sabine Wespieser.
478 pp., 25 €.



Avant 1986.

PICTO TORSTAPPEL
PIX INC. TIME LIFE
PICTURELIBRARY
IMAGES



A gauche en haut, vers 1971
devant sa maison
du 10 Carlyle
Square, à
Londres.
A droite, avec son
fils cadet, Sasha.

PHOTOS DR



Edna O'Brien en 2009. P. 10-11 ALLAM, WRIT4 PICTURES, LLMAG.